

que tout y est faux comme forme, genre, allure, etc. Quand au fond je croirais faire injure à mes lecteurs en leur faisant remarquer qu'il est tout aussi impossible que de prendre la lune avec les dents.

Et cependant, voici une histoire racontée dans un livre très répandu dans tout le pays, par un brave homme, pas méchant du tout sans doute, qui a même pu être bon soldat, pas trop intelligent, pas trop inepte, aimant tout le monde, et qui n'a fait cela que pour plaire au fanatisme de ses compatriotes et à leur goût pour les farces aux dépens des Français ; malheureusement, tout cela est cracher en l'air.

Les plaisanteries, pour être goûtées et pour avoir quelque valeur, exigent beaucoup de talent ; il faut être très fort et très spirituel, et la plupart des Anglais qui essaient de jouer avec cette arme n'ont ni la vigueur ni l'esprit nécessaire ; ce qui n'empêchera pas nombre de soldats de l'armée du salut et d'Ontariens d'avaler crues les bourdes du genre de celle que je viens de citer.

* * Mais je ne sais pourquoi je perds toujours mon temps à parler des inconvenances et des sottises que ces gens-là commettent, car je devrais me souvenir d'une enseigne que j'ai vue, dernièrement encore, dans une petite ville de France et qui renferme un excellent enseignement.

Deux barbiers sont en train de laver, savonner, frotter, brosser à tour de bras un affreux négrillon dans l'espoir de le blanchir, et le tableau brossé à la diable, mais très crâne d'allure, est surmonté de la devise suivante : "A la peine perdue".

N'en parlons plus.

* * Et dire que tout cela n'arriverait pas, si ce vieux sans-culotte d'Adam n'avait pas mangé la pomme, sur les conseils perfides de sa femme, et que tous ses descendants vivaient en paix, sans cette gourmandise, que je comprends sans l'excuser.

Et même en admettant la pomme, nous pourrions certainement nous entendre, s'il n'avait pas plu à nos pères de bâtir, dans la plaine de Sennaar, une tour qu'ils voulaient élever jusqu'au ciel, preuve d'ignorance si jamais il en fut !

Depuis cette époque, comme je vous l'ai dit, nombre d'hommes se sont ingéniés à réparer les troubles causés par la tour de Babel, mais aucun n'est encore arrivé à un résultat pratique, pas même M. de Boucherville.

Le dernier système qui n'est pas plus, mais aussi naïf que les autres, me semble avoir cependant le plus de chance de succès. Tous les journaux français en ont parlé, du reste, et je ne fais que répéter ce qu'ils ont dit.

C'est une fâcheuse nouvelle à communiquer au savant auteur du dictionnaire du volapük.

* * Il vient de lui naître sur les bords du lac de Constance un rival qui prétend lui opposer, ainsi qu'à tous les autres pontifes de cette langue nouvelle, un autre véhicule international de la pensée.

Ce rival se nomme Hoinix, et la langue dont il est l'inventeur s'appelle l'anglo-franco, "un compromis de langue english-français," une langue—laissons parler M. Hoinix lui-même—"more facile for all those who parle ou connaît français than english be ; more facile for all who connaît english than français be ; more facile than either english or français be for others who connaît neither of these deux langues."

Il est convenu, pour M. Hoinix, que les Anglais doivent lire cela couramment et être persuadés qu'ils viennent de lire du français ; que les Français doivent avoir déchiffré cela d'emblée avec l'ardente conviction qu'ils viennent de déguster une belle phrase de Shakespeare.

L'anglo-franco de M. Hoinix, savamment exposé dans une brochure qu'un des plus grands éditeurs lance à travers le monde, est simplement une petite merveille de simplicité.

L'ingénieux inventeur prend en tout cent trente mots à la langue anglaise et les pique dans celle de Racine, comme on entrelarde le bœuf à la mode. Il conserve aux verbes français leur radical primitif et les coiffe de la terminaison britannique ; ma bien-aimée, *my* bien aimée. Et voilà le dialecte nouveau créé, dialecte à deux fins, également

gaulois et anglo-saxon, même ment intelligible pour les flâneurs du boulevard des Italiens et les ahûris de Fleet Street.

Toute langue internationale, s'écrie M. Hoinix, sera romane ou néo-latine, ou ne sera pas. Le volapük, il le méprise ! Idiotisme tout neuf, œuvre de philologue pédant, qui ne facilite rien, puisqu'elle recommence tout. Parlez-nous de l'anglo-franco qui donne hardiment les crocs-en-jambe les plus violents aux règles philologiques, se moque des étymologies et se fait gloire de réduire la grammaire à l'état de guenille.

Enfoncé, M. de Boucherville !

Il vient de mourir à Québec un excellent homme, le colonel Pope, qui s'est endormi hier, doucement, sans secousse, après avoir joui de la vie qui n'a eu que des sourires pour lui.

Engagé volontaire dans l'armée anglaise, il a passé successivement par tous les grades, pour arriver à celui de colonel, sans avoir jamais fait campagne et sans avoir vu le feu, tout comme Castellan arriva à décrocher en France, le bâton de maréchal, sans avoir vu tirer à balle, ailleurs qu'à la cible.

Le colonel Pope a été un privilégié sous tous les rapports.

L'automne dernier il tomba gravement malade, et le médecin, considérant son cas comme désespéré, pria un ministre de son église d'aller le voir pour l'aider à mourir.

Le vieux soldat, en le voyant arriver, comprit de quoi il s'agissait, mais il n'était pas prêt.

—Quel temps fait il, mon cher ami ? lui demanda-t-il en souriant.

—Très mauvais, et je crois que nous allons avoir une tempête.

—Justement, je m'en doutais. Et vous vous figurez que je vais mourir par un temps pareil ? erreur, mon cher, un colonel ne meurt pas en hiver. Impossible d'avoir un enterrement convenable maintenant. J'attendrai le printemps.

Et il le fit, comme il l'avait dit.

Il traîna tant bien que mal tout l'hiver, voyant souvent ses amis de la citadelle, et arrangeant tout le cérémonial de son dernier voyage.

—Ici, les artilleurs, là, les hussards, la musique en avant, je vous recommande surtout un bel affût de canon pour mon cercueil, etc., etc.

Enfin tout était arrangé depuis quelques jours déjà, le ciel s'était éclairci et, quand il vit les premiers rayons de soleil entrer dans sa chambre de malade, il se coucha, fit sa prière, et ferma les yeux pour toujours.

Son dernier vœu a été exaucé, il a eu des funérailles superbes.

Le Monde Illustré

LES ŒUFS DE PAQUES

Voulez-vous connaître la légende des œufs de Pâques ? c'est une vieille histoire du pays bresan.

Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, avait quitté les Flandres pour faire un pèlerinage. Arrivée à Bourg, elle s'arrêta quelques jours au pays de Brou, en pleine forêt, avec les Alpes à l'horizon.

Marguerite était à la fois très grande dame et très jolie. Son séjour à Bourg donna lieu à une série de fêtes. Le lundi de Pâques, il y eut, dans la plaine de Bourg, assemblée générale et jeux de toute espèce. Les vieux tiraient de l'arc, et la cible était un tonneau plein. Quand une flèche perçait la barrique, l'archer avait le droit de boire au tonneau jusqu'à merci ; les autres venaient après.

Les jeunes gens et les jeunes filles s'amusaient de leur côté.

Adoneques les fillettes
Flancées et jouvenceaux
Commencent les rondeaux,
Quand venaient les musettes.

Marguerite, entourée des châtelaines du voisinage, assistait à cette fête villageoise. Une cen-

taine d'œufs étaient éparpillés sur le sable et deux garçons et deux fillettes devaient exécuter en se tenant par la main une danse du pays. Ainsi le voulait la coutume. Si ces jeunes gens dansaient sans casser les œufs, ils étaient fiancés, la volonté même des parents ne pouvait s'opposer à leur union. On renouvelait trois fois l'épreuve et les éclats de rire raillaient les maladroits.

Marguerite était tout à ce spectacle nouveau pour elle, quand le son du cor monta de la forêt et presque aussitôt apparut, précédé et suivi d'un magnifique équipage, le duc de Savoie, Philibert le Beau.

Le jeune homme mit pied à terre, fléchit le genou devant la châtelaine et demanda l'hospitalité. Après quoi la fête reprit avec plus de gaieté encore et plus d'entrain.

—Je veux danser aussi dit Marguerite.

Philibert lui proposa d'être son cavalier.

Autriche et Savoie ! criaient la foule.

Les deux jeunes gens ne songeaient pas à leur noblesse, ni à leurs maisons ; ils étaient absorbés par la crainte de casser des œufs. Le sort les favorisait comme il eût favorisé les premiers amoureux venus. La danse fut heureuse, et Marguerite, rouge de plaisir, mit sa main dans la main de Philibert, disant :

—Adoptons la coutume de Bresse.

C'est ainsi qu'il furent fiancés. Un an après le mariage eut lieu le jour de Pâques. Comme souvenir de leurs noces, Marguerite d'Autriche et Philibert de Savoie donnèrent des œufs magnifiques, imités en matières précieuses et pleins d'épices, à tous les invités : ils gardèrent par la suite l'habitude de rappeler ainsi tous les ans à leurs amis le souvenir de leur rencontre au pays de Bresse et du mariage qui s'en était suivi... d'où furent dénommés "œufs de Pâques" le cadeau gracieusement original des nobles époux.

EUGÈNE CHAUVETTE.

ASCENSION DE LA TOUR EIFFEL

(Voir gravure)

Le *Bulletin officiel* de l'exposition fait connaître les prix que le public payera pour monter dans la tour Eiffel. Ces prix seront les mêmes le jour et la nuit.

On créera trois sortes de billets : les billets bleus, au prix de 5 francs, valables pour le sommet de la tour ; blancs, au prix de 3 francs, valables pour la deuxième plate-forme, et rouges, au prix de 2 francs, valables pour la première plate-forme seulement.

Les visiteurs, munis de ces billets, pourront indifféremment gravir les marches des escaliers, comme le démontre notre gravure, ou se faire hisser par les ascenseurs, au nombre de quatre.

La durée du séjour des visiteurs sur la tour sera illimitée ; on a calculé que, sur les différentes plate-formes, dans les escaliers, etc., dix mille personnes pourront trouver place à la fois.

Avec les ascenseurs il faudra cinq minutes pour arriver au sommet de la tour et quarante minutes en prenant les escaliers en spirales pour arriver au premier étage, et trois quarts d'heure pour arriver au sommet.

La lumière électrique qui sera installée en haut de la tour permettra de lire à sept milles de distance. Elle s'apercevra à quarante milles de Paris.

M. Clémenceau a fait dernièrement l'ascension de la tour Eiffel en compagnie de l'amiral Maxe, de Mlle Maxe, une jeune fille de seize ans et de M. Stead, rédacteur en chef de la *Pall Mall Gazette*. Non content de s'arrêter sur la dernière plate-forme, M. Clémenceau s'est mis à grimper sur une échelle branlante. L'air était glacial et les compagnons du député radical l'ont empêché de s'aventurer plus haut. M. Stead a failli tomber d'une hauteur de 800 pieds.

La tour Eiffel aura certainement le grand succès qu'elle mérite, et nous espérons qu'elle saura avoir son utilité pour les expériences scientifiques qu'il serait intéressant de faire à une si grande hauteur. La tour deviendra d'ailleurs, comme nous l'avons déjà dit, la propriété de la ville de Paris à l'expiration de la concession de vingt ans accordée à M. Eiffel pour le terrain qu'elle occupe.